

Discours de

Marie Pierre GENEST Poète québécoise

Dans un épisode du plus célèbre roman de Cervantès, le curé et le barbier, amis de Don Quichotte, entreprennent de brûler ses livres de chevalerie dans l'espoir que, n'ayant plus l'occasion de lire de pareilles sornettes, le héros cesse de se prendre pour un chevalier errant. Ils s'apprêtent cependant à laisser dans la bibliothèque les recueils de poésie, car, dit le curé, « ils ne font ni ne feront jamais le mal qu'ont fait ceux de chevalerie. Ce sont des livres d'innocente récréation, sans danger pour le prochain ». Mais la nièce de Don Quichotte ne partage pas cet avis : « Ah, bon Dieu ! monsieur le curé, [...], vous pouvez bien les envoyer rôtir avec le reste ; car si mon oncle guérit de la maladie de chevalerie errante, en lisant ceux-là, il n'aurait qu'à s'imaginer [...] de se faire poète, ce qui serait pis encore, car c'est, à ce qu'on dit, une maladie incurable et contagieuse.¹⁾»

Les poètes encourent donc des risques plus graves que ceux qui confondent des moulins avec des géants, sachez-le braves gens ! Personnellement, cette maladie ne me cause aucune souffrance et je ne ressens pas l'urgence d'en guérir. Il n'en reste pas moins que sous l'ironie de Cervantès se cache une question peut-être aussi vieille que la poésie elle-même : cette dernière n'est-elle « qu'innocente récréation » ou peut-elle avoir une emprise réelle sur l'esprit et transformer les êtres ?

Notez bien que je dis « transformer les êtres », et non la société où ils évoluent. Ma naïveté ne va pas jusque-là ! La lecture des journaux me remémore quotidiennement que la poésie ne peut pas rivaliser contre la férocité du monde, qu'elle est ridiculement petite et démonie devant la guerre en Ukraine, les noyades de migrants en Méditerranée, les feux qui ravagent les forêts ou l'inflation galopante qui envoie des familles à la rue ; non, la poésie ne fait office de rempart ni contre l'horreur, ni contre la misère, ni bien sûr contre la mort.

Pourtant...

¹ Miguel de CERVANTES, *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, t. 1, trad. de Louis Viardot, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 83.

Née il y a de cela plusieurs millénaires, elle persiste dans toutes les langues, sous toutes les formes, dans toutes les cultures. Sa permanence dans le temps, ses nombreuses métamorphoses et sa capacité de se renouveler suffisent pour comprendre qu'elle répond à un besoin essentiel. Elle sert donc à quelque chose, sinon elle ne serait plus là.

Mais à quoi, oui, à quoi la poésie peut-elle bien servir au XXI^e siècle ? On peut juger cette question réductrice, arguer que le propre de l'Art (avec un grand A !) consiste à s'écarter de toute intention utilitaire, que la poésie n'est pas un canapé acheté chez IKEA pour offrir plus de moelleux à ses fesses, qu'elle s'oppose à la logique capitaliste et que c'est en raison de tout cela qu'elle est si précieuse et nécessaire. Soit. Mais moi, je l'aime et le revendique, ce questionnement quasi pragmatique sur la fonction de la poésie aujourd'hui.

Les poètes traînent souvent une réputation, méritée ou non, de personnages très sérieux, imbus d'eux-mêmes, voire méprisant les gens ordinaires, ou encore de fous rêveurs déconnectés du réel, comme notre ami Don Quichotte. C'est pourquoi l'idée me plaît de considérer leur travail (et le mien) sous un angle beaucoup plus terre à terre, en adoptant, par exemple, le point de vue de la pédagogie.

Je suis profondément persuadée que la poésie _ et je pourrais aussi bien dire l'art en général _ peut constituer un outil d'éducation et d'intervention sociale. Je crois qu'elle peut jouer un rôle concret dans l'espace public, et pas seulement dans les écoles. Pour ce faire, les poètes eux-mêmes doivent cesser d'accorder à ce genre littéraire un statut à part, comme s'il régnait au-dessus des autres, plus sophistiqué, plus évolué, plus érudit. Au contraire, ils ont tout intérêt à renverser cette perception et à le présenter comme un genre populaire, accessible, dynamique ; malgré tout le respect que je lui voue, je crois essentiel de désacraliser la poésie. L'ère de la Pléiade est révolue depuis longtemps, tout comme celle des poètes maudits.

Ma pratique artistique s'est d'abord inscrite dans le courant de la littérature orale, notamment par le slam . À mes yeux, il va de soi que la poésie existe *en dehors du livre*. Certes, cela a toujours été le cas _ merci aux aèdes et aux troubadours _, mais les bien-pensants des lettres ont eu tendance à l'oublier à certaines époques.

Au Québec, la poésie hors du livre donne lieu ces dernières années à plusieurs initiatives. Par exemple, des ateliers d'écriture poétique sont organisés pour des personnes peu alphabétisées afin de stimuler leur apprentissage. Cela leur permet de démystifier la langue, de s'amuser, de réfléchir et, en fin de compte, une fois leur poème écrit, d'éprouver un sentiment de fierté et d'accomplissement. Semblables projets ont cours avec des prisonniers, des personnes en situation d'itinérance, d'autres souffrant de maladie mentale, etc., qui trouvent dans la poésie la possibilité de parler de leur réalité. Or, pour écrire sur leurs émotions, pour les transformer en poèmes, ces individus meurtris

ou marginalisés doivent nécessairement prendre un certain recul par rapport à ce qu'ils ont vécu. Tant pis si les textes issus de ces exercices ne révolutionnent pas l'art littéraire ; mille fois tant pis s'ils ne sont jamais publiés par une maison d'édition prestigieuse. Ce qui importe, c'est qu'en donnant une forme à leurs expériences, les participants leur ont, du même coup, donné un sens.

Plusieurs acteurs du milieu culturel, écrivains ou critiques, dénigrent le slam comme étant de la sous-poésie. Ne pourrait-on pas admettre plutôt que différents types de poésie s'adressent à différents publics et remplissent différentes fonctions ? Au fil des ans, j'ai rencontré à de nombreuses reprises des personnes qui affirmaient qu'écrire des slams avait changé leur vie, voire que cela les avait sauvées d'un suicide. Loin de moi l'idée d'enfermer la création littéraire dans une vocation cathartique ou thérapeutique, mais, au moins depuis l'Antiquité grecque, on a compris qu'elle pouvait jouer aussi ce rôle-là. Que la poésie redonne envie de vivre à quelqu'un, voilà bien la plus significative et heureuse portée qu'elle puisse avoir, non ?

La poésie en dehors du livre, c'est également permettre à cet art de se déployer ailleurs que dans le cadre scolaire ou étroitement littéraire afin qu'il atteigne de nouveaux auditoires. C'est, pour l'organisme *La Poésie Partout* à Montréal, créer une allée de la poésie dans un parc public ou encore une rue de la poésie, dans lesquelles les textes de poètes contemporains deviennent partie intégrante du tissu urbain. C'est prévoir des événements en dehors des salles de spectacle traditionnelles, comme le propose le festival *Voix vives de la Méditerranée* à Sète, en juillet de chaque année. C'est tenir des concours comme les *Jeux floraux d'Agen* afin d'offrir un tremplin à de nouvelles voix.

Tout cela est bien intéressant, me direz-vous, mais qu'en est-il de la poésie écrite et publiée ?

Le poète maudit préféré des Québécois s'appelait Émile Nelligan et, à la fin du XIX^e siècle, il rêvait d'écrire « des vers célèbres, / des vers qui gémir[aient] les musiques funèbres / des vents d'automne au loin passant dans le brouillard² ». Ses vers lui auront surtout valu d'être interné de l'âge de 19 ans jusqu'à sa mort, comme quoi on doit toujours se méfier de ses fantômes de célébrité. Qui, de toute manière, pourrait sérieusement aujourd'hui espérer atteindre la gloire grâce à la publication de recueils de poésie, aussi géniaux soient-ils ? On peut bien sûr se désoler qu'il n'y ait pas davantage de lecteurs de poésie, mais les lecteurs d'essais ne sont guère plus nombreux. Et combien d'excellents romans disparaissent des librairies sans avoir été lus ?

Si je regarde les choses sous une autre perspective, force est d'admettre qu'il ne s'est jamais autant publié de poésie au Québec que ces dix dernières années. Est-ce tout simplement le signe que notre institution culturelle se porte

² Émile Nelligan, « La romance du vin », dans É. Nelligan, H. de Saint-Denys Garneau et A. Hébert, *Trois poètes québécois*, Montréal, XYZ, 2007, p. 38.

mieux qu'il y a trente ou quarante ans ? Ou la preuve d'un réel regain d'intérêt pour ce genre littéraire ? Je ne détiens pas la réponse à ces questions (et je peux encore moins me prononcer au sujet du milieu littéraire français), mais j'ai envie d'y voir une nouvelle confirmation que la poésie *sert* à quelque chose.

Entre autres, la poésie apporte de la beauté à la lectrice que je suis. Or, loin de remplir une simple fonction esthétique, la beauté agit tel un puissant moteur de régénération intérieure, cela ne fait pour moi pas l'ombre d'un doute. La beauté calme mes sens et m'apaise, que je sois plongée dans la contemplation d'un paysage ou dans la découverte d'un recueil de poésie. Quand je lis les vers à voix haute, quand je me délecte d'entendre les sons s'entrechoquer contre ma langue, quand je m'émeus d'une métaphore, je suis sans âge pour quelques secondes ou minutes, délestée du poids des ans. Rien de mystique là-dedans ! Il suffit de fouiller un peu sur le net pour tomber sur des articles recensant les bienfaits de la lecture sur le corps : diminution du stress, ralentissement du pouls, sécrétion d'hormones du bonheur. Ainsi le plaisir esthétique que me procure la poésie contribue-t-il concrètement à mon bien-être.

Bien que la lecture constitue une activité (souvent) solitaire, il ne faut pas oublier qu'à travers elle, nous entrons en contact avec les mots, les idées, la pensée d'une autre personne. La poésie s'insère en effet dans une pratique essentielle à la survie des sociétés humaines : la communication. L'écriture du poème a beau impliquer un dialogue introspectif avec soi-même, elle comporte aussi une dimension relationnelle : mouvement vers autrui, bouteille à la mer, message du poète pour ses « frères humains ».

L'auteure québécoise Ouanessa Younsi, parlant du rôle que tient l'écriture dans sa vie, concède « écrire des recueils comme des bouées pour personne, aligner des vers qui ne nous sauvent pas, mais qui nous lient³ ». Ces paroles résonnent fortement en moi. Je pense aussi que la poésie peut être cette perche tendue vers les autres et qu'à défaut de régler concrètement des problèmes (de nous sauver de la noyade...), elle a ce pouvoir de nous unir _ et parfois, comme ce soir, de nous réunir _ dans la conscience de notre expérience commune du vivre et du mourir.

Peut-être est-ce, là encore, parce que je pratique la poésie orale, qui n'existe que dans le rapport immédiat avec le public, mais je crois en la capacité de l'art de rassembler le dissemblable, ne serait-ce que fugacement. Dans nos sociétés fragmentées, où prévaut la plupart du temps la règle du « chacun pour soi », même la poésie la plus *trash* et la plus violente représente un appel à reconnaître l'irréductible spécificité de l'existence humaine, celle du lecteur autant que celle du poète.

³ Louise Dupré et Ouanessa Younsi, *Nous ne sommes pas des fées*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2022, p. 73.

Outil de médiation culturelle et d'intervention sociale, source de beauté, acte de communication, etc. : je pourrais continuer longuement à vous entretenir de l'utilité de la poésie sans circonscrire la question. Si j'admetts parfaitement que la poésie puisse n'être parfois « qu'innocente récréation », source de pur plaisir et de divertissement, j'appartiens au clan de ceux qui estiment qu'elle peut transformer ses auteurs, ses lecteurs. Toutefois, plutôt que de brûler les recueils de Don Quichotte, comme le souhaitait sa nièce, j'aurais organisé des séances de lecture dans son village, puis j'aurais offert les livres à une bibliothèque publique pour qu'ils circulent et atteignent de nouveaux esprits.

Pour clore ce discours, je désire mettre en évidence un dernier élément constitutif du fait poétique, à savoir la profonde liberté qui le traverse. Par sa forme même, ses vides sur la page, sa façon de nommer le réel sans l'explicitier, par ses licences langagières, par sa densité ou, au contraire, sa grande légèreté, la poésie confère à ses artisans comme à ses lecteurs une latitude qui, à mon sens, ne se retrouve pas autant dans les autres genres littéraires. L'ouverture herméneutique du poème est un pied de nez aux discours univoques qui cherchent à réduire la complexité du langage comme celle de nos existences _ et Dieu sait qu'en cette ère de polarisation des idées, il est urgent de défendre une telle complexité. Aux chemins étroits et trop bien pavés des idéologues, la poésie oppose un champ libre, anarchique parfois, où marcher au gré de ses envies. Cette autonomie qu'elle nous offre n'est-elle pas la reconnaissance de notre intelligence et de notre libre arbitre ? Ainsi, quand le réel nous accable, nous entrave, nous astreint aux pires difficultés, - drames intimes ou nationaux _ la poésie exprime notre désir de penser et de vivre *par nous-mêmes, en nous-mêmes* ; elle manifeste notre droit inaliénable à la dignité.